

questions  
de communication

## Questions de communication

21 | 2012

10 ans déjà, 10 questions de communication

---

### Stephen KALBERG, *Les valeurs, les idées et les intérêts.* *Introduction à la sociologie de Max Weber*

Trad. de l'américain par P. Chanial, Paris, Éd. La Découverte, coll. Textes à l'appui, [2009] 2010, 276 p.

Ali Belghanem

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6781>

ISSN : 2259-8901

#### Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2012

Pagination : 344-347

ISBN : 978-2-8143-0120-7

ISSN : 1633-5961

#### Référence électronique

Ali Belghanem, « Stephen KALBERG, *Les valeurs, les idées et les intérêts. Introduction à la sociologie de Max Weber* », *Questions de communication* [En ligne], 21 | 2012, mis en ligne le 18 décembre 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6781>

---

Tous droits réservés

et christianisme « positif » – c'est à dire « déjudaïsé » et germanisé, et ce en fonction des personnalités du parti puis du régime. Ainsi, si Heinrich Himmler tente, à travers la SS, de fonder une aristocratie nouvelle fondée un culte et une liturgie « germaniques » inspirés du paganisme et de l'occultisme, Adolphe Hitler entretient un rapport plus instrumental à la religion en organisant la soumission des Églises à l'État. Est ensuite abordée la question de l'attrait pour l'occultisme présent chez un certain nombre d'idéologues ou de responsables nazis : à travers de nombreux exemples qu'il passe en revue, dont le rôle d'Heinrich Himmler dans la tentative de doter la SS d'une aura mystique qui semble connaître un succès posthume, Stéphane François met en perspective cette problématique à l'épreuve de l'histoire. Il consacre notamment d'importants développements à la mythique Société Thulé – présentée à tort comme une « société secrète » – groupuscule dont le pouvoir est largement exagéré par les tenants de l'occultisme nazi. Pour l'auteur, si l'on devait rattacher le national-socialisme à une religion, il s'inscrirait plutôt dans la réalisation d'un christianisme « positif ». En un brillant développement interrogeant la nature totalitaire du national-socialisme à travers la question des rapports entre religion et politique, Stéphane François aborde l'aspect « millénariste » de cette idéologie. Faisant appel aux travaux de Raoul Girardet, de Nicolas Goodrick-Clarke ou d'Emilio Gentile, il montre que l'on peut analyser le national-socialisme comme « religion civique ». Dans la fusion état-religion-peuple qu'il opère, le national-socialisme peut être vu comme un monothéisme politique fondé sur une mystique de la race incarnée par le messianisme attaché à la figure du *Führer*.

C'est d'ailleurs sur ce socle commun que les divergences existantes au sein de l'appareil national-socialiste en matière de politique religieuse se neutralisent. Pour l'auteur, le national-socialisme a su tirer profit de l'avènement de la pensée mythologique au XX<sup>e</sup> siècle, mis en lumière par Ernst Cassirer. L'auteur aborde de front la question du renouveau – et l'émergence dans le grand public – de cette thématique qui trouve son origine dans *Le Matin des Magiciens*. Dans cet ouvrage, Louis Pauwels et Jacques Bergier recyclent et amalgament un ensemble de théories occultes tout en opérant un travail de modernisation, ajoutant par exemple l'hypothèse ufologique, qui viendra à son tour alimenter l'imaginaire « occultico-nazi ». Stéphane François invite à analyser les ressorts de la récupération de l'occultisme nazi au sein de l'extrême-droite, en passant en revue les écrits de personnalités aussi hétéroclites que Jean Mabire,

Saint Loup (Marc Augier), Ernst Zündel, Savitri Devi et Miguel Serrano. Chez ces auteurs, on retrouve les mêmes thématiques que celles développées chez les auteurs du *Matin des Magiciens* : l'aspect « magique » du nazisme, ses rapports aux philosophies orientales (hindouisme, bouddhisme), au néopaganisme, au nordicisme, aux ovnis...

Pour conclure, Stéphane François se propose de mieux caractériser la nature structurelle du national-socialisme qu'il invite à identifier à un mythe politico-religieux. Dans cet aspect, il voit la clef expliquant le succès des discours alternatifs sur le nazisme au détriment de la recherche historique : l'occultisme nazi repose lui-même sur une construction mythologique. Cependant, il ne s'en tient pas à cette démonstration, il montre également qu'il s'agit pour bon nombre de tenants de cette vision de « réenchanter » le national-socialisme participant à ce qu'il nomme une « euphémisation par l'occulte ». Aussi apparaît-il qu'en termes d'existence, l'occultisme nazi, en tant que construction mythologique, est plus à rechercher dans la mouvance néo-nazie que dans l'idéologie et le régime nationaux-socialistes. Par la diffusion de cette représentation mythologique du nazisme dans la culture de masse, l'occultisme nazi devient une réalité factuelle dans la mesure où des groupuscules de cette mouvance entendent se fonder sur une tradition inventée et sur un héritage reconstruit à rebours.

En une série de développements non avares de détails et de pistes, cet ouvrage constitue une excellente synthèse, non exempte de propositions novatrices, pour qui veut mener une étude raisonnée et scientifique des représentations existantes concernant les rapports du nazisme à l'occultisme. Au-delà de cette thématique particulière, en ces temps de conspirationnisme ambiant, il invite à appliquer ce type de regard et à mettre à l'épreuve de la vérité historique, les nombreux avatars contemporains de la pensée mythologique qui se diffusent, s'agrègent, mutent au gré des nouveaux dispositifs matériels de l'information et de la communication.

Yannick Cahuzac

VECTASALAM, université de Perpignan  
y.cahuzac@sfr.fr

**Stephen KALBERG, Les valeurs, les idées et les intérêts. Introduction à la sociologie de Max Weber.**

Trad. de l'américain par P.Chanial, Paris, Éd. La Découverte, coll. Textes à l'appui, [2009] 2010, 276 p.

Mal lue, mal traduite, souvent située par rapport à des dichotomies qu'elle a largement contribué à dépasser, l'œuvre de Max Weber connaît un regain d'intérêt. Après *La sociologie historique et comparée de Max Weber* (Paris, Éd. La Découverte, 2002), on peut désormais lire en français le deuxième livre que Stephen Kalberg, spécialiste internationalement reconnu de Max Weber, consacre à la revisite de l'œuvre de ce dernier. La préface du livre, signée par Alain Caillé et Philippe Charnal, assigne au travail de l'auteur, lui-même traducteur de Max Weber en anglais, un rôle important dans la nouvelle réception qui pourrait être faite du projet wébérien. Avec la publication de *Les valeurs, les idées et les intérêts*, nous disposons ainsi d'une introduction méthodique, claire et synthétique qui rend accessible l'un des « classiques » des sciences sociales les plus controversés. Stephen Kalberg se fonde sur l'hypothèse d'une sociologie wébérienne cohérente et systématique, longtemps obscurcie d'après lui par les nombreuses lectures partiales et/ou partielles de l'œuvre. Si cette mésinterprétation ou réception biaisée de Max Weber peut s'expliquer par une multitude de facteurs, la raison principale tient, selon l'auteur, au fait que, en plus d'être mal traduites, les recherches empiriques wébériennes ont été lues sans être rapportées aux catégories conceptuelles exposées par exemple dans *Économie et société*. En parfait germanophone familier de l'œuvre, Stephen Kalberg plonge le lecteur dans l'univers wébérien avec l'exigence de rester au plus près du texte et le souci de proposer une lecture globale qui tienne compte de toutes les facettes du programme tracé par le sociologue.

En quoi consiste celui-ci ? Quelle est notamment la thèse wébérienne sur l'éthique protestante ? Quelle est la place respective des processus de rationalisation, de l'idéaltype, de la compréhension, de l'explication, des idées, des valeurs, des intérêts, des domaines sociétaux, de la méthode comparative chez Max Weber ? En s'affranchissant des schématismes dichotomiques qui réduisent la méthode wébérienne à l'un des pôles en concurrence (idéalisme/matérialisme, individualisme/holisme), c'est à ces questions apparemment simples que Stephen Kalberg apporte des réponses argumentées et documentées. Préalablement à tout examen, l'auteur met en garde contre la tentative de réduire Max Weber à une thèse unique. Car, fondamentalement, plutôt qu'une thèse, il importe davantage de mettre au jour « un projet intellectuel » (p. 57), singulier, typiquement wébérien.

Ainsi, dans le premier chapitre – « La double thèse de l'éthique protestante » –, l'auteur revient-il sur

l'étude la plus connue et la plus commentée. Il s'agit de *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1904-1905) où Max Weber vise à déterminer le rôle de l'éthique protestante dans la formation de l'esprit du capitalisme moderne. Pour rester fidèle à sa démarche, il est impératif, aux yeux de Stephen Kalberg, de ne pas isoler cette publication du reste des textes consacrés aux sectes et églises américaines telles *Églises et sectes en Amérique du Nord* (1906) et *Les sectes protestantes et l'esprit du capitalisme* (1906). C'est alors seulement qu'il devient possible de rendre justice au raisonnement wébérien qui se déroule en de multiples strates. D'abord, Max Weber donne une définition précise de ce qu'il entend par « éthique protestante ». Il s'agit pour lui du puritanisme issu de la réinterprétation du dogme calviniste de la prédestination par un groupe de théologiens au XVII<sup>e</sup> siècle. Cette forme d'ascétisme « attachait clairement des récompenses psychologiques à l'exercice d'un travail régulier et à l'acquisition de richesses » (p. 61). Aux yeux des fidèles, ces deux activités constituent des signes palpables de leur éléction. Tout en atténuant l'angoisse résultant du dogme calviniste, la sanctification dont font l'objet le travail et l'accumulation de richesses configure une éthique économique spécifique, celle-là même qui constituera l'*ethos* du capitalisme moderne. En mettant le fidèle face à la communauté, et non plus seulement face à Dieu, les sectes américaines donneront à cette éthique une assise sociale encore plus puissante. Toutefois, l'esprit du capitalisme se détachera progressivement de son arrière-plan religieux et finira par devenir complètement séculier. Tout en montrant la complémentarité des différentes études constitutives du corpus wébérien en sociologie des religions, ce chapitre offre l'occasion pour l'auteur de dissiper plusieurs malentendus et d'apporter des réponses à de nombreuses critiques adressées à Max Weber dans ce domaine.

Le deuxième chapitre – « Les règles de la méthode sociologique selon Weber » – dresse un tableau concis et éminemment profond des principaux concepts wébériens. Résolument pluricausale, Stephen Kalberg rappelle que la sociologie historique de Max Weber déploie une démarche indissociablement compréhensive, comparative et explicative. Tout d'abord, l'auteur souligne combien, aux yeux du sociologue, l'entreprise comparative doit s'entourer d'un certain nombre de précautions en rappelant la place qu'occupe chez lui « l'impératif de la compréhension, l'enchâssement de l'action sociale, l'insistance sur la pluralité des domaines sociétaux » (p. 75). Grâce à ses trois principes, la démarche

comparative, armée d'un outil redoutable, l'idéal-type, peut se déployer sans risque de tomber dans les travers de l'évolutionnisme, du diffusionnisme ou de l'organicisme. Pour mieux illustrer pratiquement les ressorts d'une telle démarche l'auteur restitue, dans la dernière section de ce chapitre, les principales étapes d'une étude de cas sur le système des castes en Inde. Le troisième chapitre – « Les types de rationalité : aux fondements des processus historiques de rationalisation » – est centré sur les quatre types de rationalité distingués par Max Weber (rationalité pratique, théorique, substantielle, formelle) et de leur relation avec les types d'action sociale (affective, traditionnelle, rationnelle par rapport au moyens, rationnelle par rapport aux valeurs). Le but de Stephen Kalberg est de reconstruire « la conception wébérienne de la multiplicité des processus de rationalisation, de leurs combinaisons et de leurs oppositions, tant au niveau des sociétés que des civilisations » (p. 118). Après avoir dressé l'inventaire des traits propres à chaque forme, après avoir livré un tableau comparatif des quatre types de rationalité, l'auteur conclut le chapitre par une interrogation sur la place de la rationalité substantielle, orientée par les valeurs, et son dépérissement à l'intérieur des sociétés modernes. Selon lui, c'est dans le cadre de ce recul de la rationalité substantielle devant les rationalités pratique, formelle et théorique qu'il faut situer le pessimisme du sociologue allemand et son scepticisme à l'égard de la modernité occidentale.

Le quatrième chapitre, « La force des idées ? L'influence passée et présente des visions du monde », s'intéresse à l'une des thématiques les plus centrales dans l'œuvre de Max Weber, à savoir, la place des idées et des visions du monde dans la formation des groupes sociaux et dans le déroulement des processus historiques. Qu'est-ce qu'une vision du monde ? C'est, explique Stephen Kalberg, un ensemble de valeurs cohérent capable d'offrir des réponses appropriées aux questionnements concernant « le sens et le but de l'existence, la souffrance et l'injustice » (p. 159). Qu'elle soit religieuse (les doctrines de salut) ou profane (le marxisme), une vision du monde, pour être efficace, doit être soutenue par des partisans puissants, que Max Weber appelle « les porteurs sociaux ». Une vision du monde, univers éthique relativement autonome, peut agir ou bien comme force d'appui ou bien comme force d'impulsion dynamique. En tant que force d'appui, une vision du monde peut servir soit d'arrière-plan idéal pour un processus de rationalisation, soit de « légitimation culturelle fondamentale aux processus historiques et au changement social » (p. 162). La force d'impulsion

dynamique, quant à elle, se manifeste dans des situations de conflit entre des valeurs différentes dont elle permet alors de dépasser les contradictions. Le cinquième et dernier chapitre, le plus long, « De la modernité en Amérique : pour une sociologie wébérienne de la culture politique », poursuit un double objectif. Dans la première et la deuxième sections, Stephen Kalberg confronte les travaux wébériens sur les sectes américaines aux analyses d'Alexis de Tocqueville contenues dans *De la démocratie en Amérique* (1835). Le bilan comparatif des deux auteurs met en évidence deux conceptions distinctes. Alors que la démarche d'Alexis de Tocqueville illustre un schéma structural tourné vers la prédominance des intérêts, le raisonnement wébérien insiste sur « la signification des valeurs et des croyances » (p. 186) au sein de la culture politique américaine. Face à la mise en garde d'Alexis de Tocqueville contre le conformisme social, ou le risque de tyrannie qui peut résulter du pouvoir conféré à la majorité, Max Weber rappelle la force de différents mécanismes qui ont vocation à éliminer ce danger. Outre l'action de la religion et des associations civiles qu'il cite au titre de « garanties fragiles » face à la tentation tyrannique, le sociologue porte son attention sur « l'individualisme de maîtrise du monde produit par le protestantisme ascétique » (p. 193) et la vision du monde à laquelle il sert d'arrière-plan. En négligeant cet aspect, *De la démocratie en Amérique* s'en tient à une conception générale incapable de saisir la spécificité de la société américaine.

Dans la troisième section, Stephen Kalberg montre comment, en filigrane des positions divergentes des États-Unis et de l'Allemagne à propos de la guerre en Irak, se profile toute la différence séparant les cultures politiques propres aux deux pays. En définitive, le trait distinctif entre les deux cultures tient à la place de l'État : alors que pour les Américains, il ne doit aucunement entraver le développement autonome de la société qui doit être mue par des valeurs, une éthique, en Allemagne, l'État est appelé à jouer un rôle essentiel, dans la redistribution des richesses et la régulation de la société. Dès lors, une multitude d'incompréhensions se font jour, y compris sur le plan géopolitique : si la campagne de justification de la guerre par des raisons éthiques est tout à fait audible dans le cas américain, elle est perçue, dans le cas allemand, comme une mystification destinée à dissimuler les raisons profondes de l'intervention qui renvoient à des intérêts économiques.

Ainsi, à travers cinq chapitres relativement courts, Stephen Kalberg restitue-t-il le portrait d'un Max

Weber singulièrement « pluraliste ». « Pluralisme des formes de l'action, pluralisme des formes de rationalité, pluralisme des formes de l'histoire » (p. 34). Dans un champ scientifique français structuré par la lutte des paradigmes et des écoles, le Max Weber que nous propose ce livre devrait occuper une place centrale au sein d'une possible restructuration méthodologique/épistémologique au service d'une sociologie générale ouverte.

Ali Belghanem

CREM, université de Lorraine  
belghanema@yahoo.fr

IPSE (Identités, politiques, société, espaces), éd., *Construire des identités au Luxembourg. Appropriations subjectives. Projections institutionnelles. Milieux socio-culturels.*

Paris, Berg International Éd., 2011, 320 p.

Le Grand-Duché de Luxembourg est parfois considéré comme une anomalie au sein de l'Union européenne : ce territoire plus petit qu'un département français et peuplé de seulement 500 000 habitants n'en est pas moins un État-nation, à la fois siège d'une des capitales administratives européennes et place financière majeure au niveau de vie insolent. Sa singularité se manifeste aussi au niveau culturel : près de 40 % de sa population est d'origine étrangère, le pays est plurilingue, avec trois langues officielles (français, allemand, luxembourgeois) et deux langues fréquemment parlées, le portugais et l'anglais. Pays fondateur de l'Union européenne, le Luxembourg peut ainsi être appréhendé comme le modèle réduit ou le laboratoire d'une société « postmoderne », axée sur les services, très qualifiée, multiculturelle et ouverte à la mondialisation. Cette perspective plurielle est clairement assumée par les chercheurs de la jeune université du Luxembourg qui restituent ici trois ans de recherche interdisciplinaire sur l'identité complexe de leur pays. Trois cadres théoriques, au rendement heuristique inégal, structurent le propos : une approche constructiviste des identités qui se fonde sur une analyse fine des conditions matérielles et sociales d'existence comme des transformations historiques de la société luxembourgeoise ; une description de cette société avec les outils conceptuels de « milieux sociaux » tels qu'ils ont été développés en Allemagne pour se substituer aux concepts de « classes » ou de « stratification sociales » ; une articulation dialectique entre individu et société à travers les concepts de « projection » et d'« appropriation » identitaires, présentés comme les deux faces de la construction de l'identité des individus et des groupes.

Quatre thématiques (langues, espaces, images, cultures quotidiennes) comportant différents terrains plus ou moins reliés entre eux (depuis le courrier des lecteurs de la presse aux pratiques alimentaires, en passant par les guides touristiques) organisent cette première exploration des identités luxembourgeoises en tentant d'utiliser ces trois cadres théoriques. Le premier ne pose pas problème, d'autant qu'il est rigoureusement défini, à la bonne distance entre constructivisme radical et prise en compte des structures sociales. Ainsi la construction identitaire est-elle représentée comme un processus où les opérations de classement et de reclassement de soi et des autres, dans un contexte de contraintes sociales à la fois matérielles et symboliques, définissent des groupes en permanente recomposition. Cette perspective théorique, commune à toute enquête sociale digne de ce nom, permet d'aller au-delà du cas particulier du Luxembourg et donne à l'ouvrage une portée générale sur les phénomènes identitaires en Europe. On peut seulement regretter que certains passages sacrifient à la vogue de la « construction de soi » dans la « post-modernité », alors que tous les exemples présentés semblent plutôt montrer la persistance des contraintes sociales structurelles dans la définition des identités : cas des Italiens, *a priori* bien intégrés mais aux racines vivaces ; des Portugais qui semblent continuer de former un groupe socioculturel distinct ; des fonctionnaires européens, très peu intégrés et tenus pour responsables de la cherté des logements ; des travailleurs frontaliers, perçus comme nécessaires à l'économie mais suspects de conduites purement opportunistes ; des Luxembourgeois eux-mêmes, très attachés à leur particularisme et à leur statut social, notamment à travers la défense de leur langue et de l'accès aux emplois publics. Tous les exemples cités indiquent que de « vieilles notions » comme la nationalité, la position sociale ou l'origine culturelle restent déterminantes dans la construction des identités.

L'usage de la théorie des « milieux socioculturels », avancée par Michael Vester à l'université de Hanovre, également appelée « sinus milieux » (du nom de la société qui a ensuite développé cette méthode statistique) pose, quant à lui, problème. Cette façon de construire des groupes sociaux, plus proche des études marketing que d'un véritable questionnement sociologique (comme l'indique les noms des neufs « groupes » identifiés : « hédonistes », « alternatifs », « conservateurs populaires », « petit-bourgeois »...), s'appuie sur le postulat d'une « radicale individualisation », d'une « déhiérarchisation » de la société et d'une « homogénéisation des conditions